

# LE LIVRE ET LE SACRÉ CHEZ MARGUERITE YOURCENAR

par Philippe-Jean CATINCHI (Lyon)

Le Sacré ne se laisse pas volontiers enfermer ou réduire. Aujourd'hui un support unique – si prestigieux soit-il – ne peut prétendre embrasser tout ce que recouvre cette notion aussi intimidante que mystérieuse. Il fut pourtant un moment où l'évolution des techniques et la fantastique relance de l'aventure humaine se conjuguèrent pour bouleverser une certitude mythifiée depuis l'Antiquité. Le livre, si rare qu'il ne pouvait être que singulier, avait dit la Loi, fixé la Foi chez les Hébreux, les Chrétiens, puis les Musulmans. Soudain il se trouva à l'aube des temps modernes produit, distribué, banalisé en somme au point d'embrasser l'ensemble des curiosités et des savoirs humains au péril de sa majuscule.

C'est ce moment unique qui nous retiendra : à travers les œuvres drapées d'Histoire de Marguerite Yourcenar s'inscrivant dans ce "long XVIe siècle" dilaté jusqu'à l'ère de l'ordre absolutiste, nous nous efforcerons de retrouver les étapes de ce que Lucien Febvre et Henri-Jean Martin appelèrent l'apparition du livre<sup>[1]</sup>, ce "nouveau venu au sein des sociétés occidentales" devenu aussitôt "l'un des moyens les plus efficaces de [la] maîtrise sur le monde"<sup>[2]</sup>. Mais Yourcenar n'est pas historienne et son regard nous conduit à observer cette (trans?)mutation du Livre en livre, cette irrésistible banalisation de l'objet comme l'ouverture du champ de ses sujets sans renoncer selon nous à la sacralité, déplacée plutôt que dissipée.

Le premier obstacle est de définition : qu'est-ce qu'un livre ? le Livre ? Comment l'entendent Zénon, Anna, Bartholommé Campanus, Elie Adriansen, M. Van Herzog, Nathanaël, Léo Belmonte, sans même évoquer Lazare ?

- C'est d'abord un texte sacré, LE texte, fondant une croyance, une éthique, une référence morale donc sociale ;

---

[1] Lucien FEBVRE, Henri-Jean MARTIN, *L'apparition du livre* coll. L'évolution de l'humanité, Albin Michel, Paris, 1958 (rééd. : 1971).

[2] *Id.*, *ibid.*, pp. 12 et 13.

- ensuite, et c'est nouveau, un objet familier matérialisé depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle en objet "vivant", circulant, commenté, débattu, traduit – et alors en concurrence avec d'autres textes aspirant parfois à remplir le même office : l'enjeu est si crucial qu'il en est révolutionnaire ;

- lorsque le conflit s'apaise le livre n'est plus guère qu'un banal objet de production culturelle représentant un enjeu économique et social, politique très souvent, moral aussi parfois – et cette restriction dit tout.

A l'origine donc le Livre Sacré, l'Écriture, le texte absolu. La Sentence. Τὸ βιβλίον.

Immanquablement présent dans *L'Œuvre au Noir*, *Anna, soror...* ou *Un Homme obscur*, où le choix du contexte l'impose, il marque ainsi stylistiquement la séduction d'Hilzonde par Alberico<sup>[3]</sup>, le millénarisme des anabaptistes de Münster<sup>[4]</sup>, la justice inquisitoriale statuant sur un certain Sébastien Théus au pseudonyme si hérétique que le clin d'œil y déjoue la cuistrerie<sup>[5]</sup>. Un siècle plus tard le Livre n'est plus utilisé que comme renfort de convention, aliment ingurgité dès l'enfance<sup>[6]</sup>, retrouvé au hasard des expéditions maritimes<sup>[7]</sup>, des emplois urbains<sup>[8]</sup> ou des loisirs mondains<sup>[9]</sup>. Cela fait peu. Une seule fois Marguerite Yourcenar évoque une recherche personnelle dans le Livre : Nathanaël qui y traque "les seules pages vertes et fraîches"<sup>[10]</sup> retrouve les paraboles des Évangiles alimentant la poésie plutôt que la théologie. Est-ce à dire que la Bible ne joue ici jamais son rôle, celui du texte révélé, source du sacré, parole offerte ? En fait la force de la Révélation est présente dans *Anna, soror...*, mais le sens en est pour le moins paradoxal.

A Naples, nous n'entendons plus ces prêches mornes, ces vers nasillés qui marquaient le Temps de l'Histoire sans réelle valeur sacrée. Dieu est là pourtant, présent dans l'Écrit ; cependant ce n'est pas la Bible que

---

[3] Nous utilisons pour des raisons de simplification des renvois à l'édition des *Œuvres romanesques* de Marguerite Yourcenar publiée dans la bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, Paris, 1982). *L'Œuvre au Noir*, p. 568.

[4] *L'Œuvre au Noir*, pp. 602-620.

[5] *L'Œuvre au Noir*, pp. 788, 792.

[6] *Un Homme obscur*, pp. 904, 923, 938.

[7] *Un Homme obscur*, pp. 910-911.

[8] *Un Homme obscur*, pp. 927-928.

[9] *Un Homme obscur*, pp. 960-961.

[10] *Un Homme obscur*, p. 928.

lisent Valentine ou Liberio Caraffa mais les auteurs grecs antiques : ne retrouve-t-on pas Dieu dans la lecture du *Charmide*<sup>[11]</sup> ? Les Anciens (Cicéron, Platon, Sénèque surtout) comme les mystiques de la Réforme tridentine (Louis de Léon, Jean de la Croix et plus encore Thérèse) livrés à haute voix (celles de Valentine, puis de Miguel) nourrissent Anna qui devait se souvenir de leur rythme et de leur mélodie plus encore que de leur sens : il ne s'agit plus là que d'une "musique amoureuse et funèbre"<sup>[12]</sup>. La Bible apparaît tard, fortuitement. Il s'agit d'un cadeau oublié, périmé aux yeux du parent qui s'en est défait ; c'est un livre fermé, muet, dont la lecture reste rare, aléatoire et négligente. Pour Miguel, la révélation qu'elle livre suscite le dégoût et le volume disparaît au fond d'un tiroir. C'est une bombe à retardement pour Anna. Celle-ci réclame le livre mais par strict souci d'ordre (peut-on imaginer plus faible investissement ? la majuscule n'est décidément pas de mise). Elle le découvre chez elle "ouvert et retourné contre la table comme si celui qui lisait, en s'interrompant, avait voulu marquer un passage"<sup>[13]</sup>. Va-t-elle lire ? Non décidément la Bible reste muette et il faut l'imprécation de Miguel pour que sa sœur parcoure quelques versets. "Le livre lui glissa des mains"<sup>[14]</sup>.

Nié en temps que Livre révélé, le texte garde toute sa force quand il ouvre le drame. Il dit l'exclusion comme il devait la redire sur une porte d'Amsterdam, rue des Ferblantiers<sup>[15]</sup>.

Si le Livre n'est plus qu'une référence, forte parfois, mais largement concurrencée par d'autres savoirs, c'est que l'édition appuyant l'option humaniste a ébranlé, voire pour certains, disqualifié le sacré mystérieux de la connaissance réservée au profit d'un savoir de l'analyse et de la critique, de l'observation et de l'expérimentation. Ce glissement ne s'opère pas sans heurts et la vie du libraire chez les Blau ou Elie Adriansen n'a pas la précarité évidente de celle d'un Dolet moins d'un siècle plus tôt. Chez Yourcenar aussi on passe donc de la violence du bûcher<sup>[16]</sup> à la dureté des sanctions pour aboutir, la notoriété bourgeoise aidant, à l'impunité de fait. De vivre plus ordinairement, le livre devient un objet type de l'échange marchand ; cette liberté nouvelle peut-elle

[11] *Anna, soror...*, pp. 897 et 853-855, 870, 887 et 890.

[12] *Anna, soror...*, p. 901.

[13] *Anna, soror...*, p. 877.

[14] *Anna, soror...*, p. 880.

[15] *Un Homme obscur*, p. 964.

[16] *L'Œuvre au Noir*, p. 670.

préserver un statut sacré ? L'époque comme la romancière semblent peu y croire.

Le livre circule : outre l'errance du lecteur (Zénon erre loin des scriptoria et des bibliothèques), le volume n'est pas condamné au respectable alignement des maisons de maître. Pour répondre au sanctuaire de M. Van Herzog où seule une échelle de chêne permet d'atteindre certains volumes<sup>[17]</sup> – là le livre est vivant – ou l'ostentation de la Maison Ligre à Forestel où "rangés sur une crédence, quelques tomes montraient leurs dos de vélin ou de basane estampée d'or fin ; [...] ouvrages de dévotion que n'ouvrait personne"<sup>[18]</sup> – là le livre est mort, sacré par sa valeur mais nié comme vecteur de connaissance – à ces lieux nobles donc répondent les fonds de poche de Henri-Maximilien, les grandes caisses pleines de brochures et de livres d'Herbert Mortimer<sup>[19]</sup>, le paquet que Lazare adopte comme oreiller<sup>[20]</sup>. Avec de tels ambassadeurs, le livre est partout, sur les routes, les champs de bataille, il n'est pas jusqu'aux îles frissonnes qui ne soient contaminées (là, révérence amusée, le livre est justement la Bible<sup>[21]</sup>). Le livre se fait maniable (Mortimer ouvre à Lazare "un livre à la main")<sup>[22]</sup> ; objet d'échange et de partage il permet le dialogue (les répliques de théâtre en sont un symbole parfait).

Toutefois sa diffusion n'en fait plus un bien rare : facilement abandonné, il n'est plus qu'exceptionnellement un objet précieux (et nous avons vu le sort fait par Yourcenar aux "bibliophiles") ; n'en faisons pas trop vite toutefois une valeur en baisse.

- le livre abandonné peut être l'indice d'une transmission fortuite (les livres qui dégrossissent le jeune Nathanaël), volontaire (les brochures de Mortimer pour le petit Lazare ou les livres de Jean Myers pour Zénon), voire le fruit d'une appropriation (Henri-Maximilien pillant son oncle chanoine ou Nathanaël prenant le calepin de vocabulaire indien sur le corps d'un jésuite anonyme)

-Il peut être abandonné pour des motifs de sécurité : cacher l'Arétin chez les Ligre traduit une simple hypocrisie sociale, l'abandon auquel se résout Mortimer en route vers l'Angleterre, la discrétion du prieur sur ses

[17] *Un Homme obscur*, p. 954.

[18] *L'Œuvre au Noir*, p. 805.

[19] *Une belle matinée*, p. 1004.

[20] *Une belle matinée*, p. 1013.

[21] *Un Homme obscur*, p. 992.

[22] *Une belle matinée*, p. 1004.

## *Le livre et le sacré chez Marguerite Yourcenar*

lectures, y compris les *Prognostications des choses futures* de Zénon, parent un tout autre danger.

- La simple commodité peut expliquer le rejet : ce sont le poids et le volume des livres qui opèrent le choix d'Henri-Maximilien comme de Mortimer, de Nathanaël aussi sans doute.

- Plus négativement, c'est la négligence ou le désintéret qui explique la présence de la Bible latine au cœur du drame d'Anna, volume rejeté par un homme converti à la Réforme, ou l'amalgame des hardes et livres avec lesquels Nathanaël paie l'hospitalité d'un voisin du Quai Vert. Mais les deux cas ici s'opposent : le premier rejette mais ne détruit pas, le second par son indifférence nie à travers le livre l'univers qui l'intégrait socialement jusque-là, le renvoyant aux marges de la vie des hommes de son temps.

Nathanaël mieux qu'un autre nous permet de mesurer à quel point le livre est, en 150 ans, devenu un monde à part entière ayant ses gens, ses codes, sa géographie, ses circuits, nécessaires pour comprendre un essor économique spectaculaire. Rien n'est négligé – et dès lors où trouver la dimension sacrée dans l'alchimie d'une composition présentée comme une opération de précieux technicien?

La confection du volume permet de dissocier les tâches (établissement du texte, mise en page, rubriques marginales, titres et index à composer), les lieux (salles des compositeurs, des presses, magasins pour la matière première comme pour le service commercial, parler aux éditions de luxe), les codes à respecter qui rappellent par hasard les dangers toujours potentiels de l'écrit<sup>[23]</sup>. L'enjeu commercial (la concurrence et les difficultés du marché de l'emploi chez les Blau, Adriansen et autres Cruyt), la diversification des produits (amorcée chez les Ligre, détaillée chez Niklaus Cruyt<sup>[24]</sup>) comme de leur valeur, rien ne manque au réalisme de la présentation, pas même le délicat problème des invendus (que Van Herzog veut récupérer et racheter, sauver en quelque sorte à l'image du chiot recueilli ce même jour de novembre<sup>[25]</sup>).

L'usage que la société fait du livre n'intéresse plus autant : passe-temps réel ou luxe social, guide moral ou brûlot irrévéréncieux, le livre a désormais une vie autonome, complète et complexe, surgissant, disparaissant, renaissant malgré ou parfois grâce à la censure qu'on

---

[23] *Un Homme obscur*, p. 923.

[24] *Un Homme obscur*, pp. 805, 939.

[25] *Un Homme obscur*, pp. 975-976.

exerce sur lui, mais le plus souvent fortuitement. Où donc trouver l'exemplarité qui porterait la part de mystère et de magie dissipée depuis qu'il est devenu un objet manufacturé d'abord ?

Le livre n'est qu'un signe, un réceptacle, presque un tombeau : "le monde des mots couchés dans les livres"<sup>[26]</sup> peut se métamorphoser "en une sorte d'alphabet insensé"<sup>[27]</sup>, les rangées de plombs, soudain dispersées, éparpillées ne sont plus que des milliers de lettres enchevêtrées au décodage improbable. L'image lancée par le jeune Zénon, "las du foin des livres" :

J'aime mieux épeler un texte qui bouge : mille chiffres romains et arabes ; des caractères courant tantôt de gauche à droite, comme ceux de nos scribes, tantôt de droite à gauche, comme ceux des manuscrits d'Orient. Des ratures qui sont la peste ou la guerre. Des rubriques tracées au sang rouge. Et partout des signes et, cà et là, des taches plus étranges encore que des signes... Quel habit plus commode pour faire route inaperçu ? ... Mes pieds rôdent sur le monde comme des insectes dans l'épaisseur d'un psautier<sup>[28]</sup>.

disqualifiait le livre. En définissant, par son message comme par sa simple existence, un monde civilisé précis, celui-ci perd de sa magie. Il fixe, fige et n'est la vie que dans le temps de la lecture.

Est-ce la raison pour laquelle les œuvres de Yourcenar affectionnent tant les livres dans le livre, annonçant des ouvrages composés, projetés, édités, brûlés ou perdus ? Nous n'évoquerons que trois exemples, inégaux et complémentaires :

- Henri-Maximilien compose un Blason du corps féminin ; manuscrit, ce recueil est perdu, enterré avec lui par les reîtres qui dépouillent son cadavre. N'en survit qu'une devise gravée sur la margelle d'un puits. L'histoire, conventionnelle, intéresse par l'aspect inabouti de l'œuvre : manque l'édition, donc la survie. *Sic transit gloria mundi...*

- La bibliographie de Zénon est moins fragile : ses *Prothéories*, son opuscule sur la substance et les propriétés du Temps, son *Traité du monde physique*, ses *Prognostications des choses futures* ou *Prophéties comiques* sont autant de concessions au goût du Temps et à la plausibilité historique. Le vertige, autrement passionnant d'un *Liber singularis*, consignait tout le savoir et la connaissance qu'il a de lui-même, même

---

[26] *Un Homme obscur*, p. 926.

[27] *Un Homme obscur*, p. 943.

[28] *L'Œuvre au Noir*, p. 563.

## *Le livre et le sacré chez Marguerite Yourcenar*

réduit à un an, puis à une journée, n'est pas sans rappeler les paris hors normes d'un Joyce (*Ulysse*) ou d'une Virginia Woolf (*Mrs Dalloway*). Qu'importe ! Le projet n'aboutit pas et se perd comme la carte des opinions humaines en 1569, esquissée en prison et qui "fait" très "Nouvelle Histoire". De toute façon une œuvre n'est intime qu'au prix de sa retenue. Les *Prothéories*, condamnées par la Sorbonne, puis le Saint-Office, utilisées par les docteurs de Wittenberg, enfin ne sont plus celles de Zénon "mais on doit s'attendre à ces biaisements tant qu'un livre existe et agit sur l'esprit des hommes"<sup>[29]</sup>.

- Avec Léo Belmonte, la cohérence est encore renforcée : *Prolégomènes*, *Axiomes*, et *Epilogues*, vertigineuses liaisons de l'ordre et du chaos, tout annonce l'universalité d'une pensée d'entrée qualifiée de fort abstruse, précieuse, sublime enfin... Mais rien n'y fait : la mort détruit le livre : les "papiers" ont été jetés au canal, dangereux avant même la publication, renvoyés dans les limbes ou les enfers de la pensée en compromettante compagnie (cadavres, déchets, charognes ou fœtus). Mais Nathanaël avait déjà pronostiqué une aussi stérile issue ("les choses ainsi enchaînées meurent sur place et se détachent de ces symboles et de ces mots comme des chairs qui tombent..."<sup>[30]</sup>). Résignons nous avec Gerrit van Herzog ("Nous ne saurons jamais le contenu de ces pages[...]"<sup>[31]</sup>).

Nathanaël – et avec lui Yourcenar ? – ne semble pas le déplorer. Écoutons ce témoin du monde du livre désacralisé à l'heure de l'Europe marchande :

Et d'ailleurs, qu'étaient les livres ? Il n'avait que trop travaillé, chez Elie, sur ces rangées de plombs enduits d'encre. [...] "Il lui semblait maintenant que les livres qu'il lui était arrivé de lire [...] lui avaient fourni peu de chose, moins peut-être que l'enthousiasme ou la réflexion qu'il leur avait apportés ; [...] Lire des livres, comme lamper de l'eau-de-vie, eût été une manière de s'étourdir pour ne pas être là"<sup>[32]</sup>.

En final, Nathanaël rejoint Zénon qui apparaissait en clamant son Credo : le vrai livre n'est pas de papier, c'est le monde. Markus ou le métis en savent aussi long que lui. Ne reste qu'à participer au Monde, à communier avec la Création : les pas d'insecte de Zénon ou la dissolution

---

[29] *L'Œuvre au Noir*, p. 774.

[30] *Un Homme obscur*, p. 967.

[31] *Un Homme obscur*, p. 974.

[32] *Un Homme obscur*, pp. 993, 992, 993.

d'un homme obscur dans les dunes frisonnes attestent qu'on peut espérer y parvenir parfois. La lecture du Monde peut-elle produire un autre livre ? C'est sans doute l'une des clés de cette récurrente obsession du livre dans le livre. Toute lecture-analyse peut avoir sa beauté, mais le Sacré de la Création ne se laisse pas réduire, ni emprisonner par les mots. Seule la poésie rapproche du miracle et Nathanaël jouissant au détour d'une page de quelques vers d'Ovide coulant comme du miel "qui laissaient dans l'âme un arrière-goût de bonheur"<sup>[33]</sup> passe du mot au chant, de l'émoi à l'amour. Dépris des enjeux du siècle, le chant du poète reste beau, sans restriction.

Est-ce dans une telle optique que le Sacré serait retrouvé selon Yourcenar ? La lecture du livre-objet, moins que la lecture du livre-monde, ferait la connaissance, plus encore l'enthousiasme, qui ne peut naître qu'au cœur de l'expérience intime.

Alors seulement le Sacré peut-il être préservé des corruptions humaines.

[33] *Un Homme obscur*, p. 927.